

CHAPITRE II.

Des sacrifices humains.

Nous avons exposé dans notre second livre (1) les causes principales qui ont introduit chez tous les peuples l'horrible pratique des sacrifices humains (2) : nous disons chez tous les

(1) V. t. I, p. 236, 2^e éd.

(2) On peut consulter, sur les sacrifices humains chez les divers peuples, Eusèbe (Præp. lib. IV, p. 155), qui rapporte un extrait de Porphyre énumérant toutes les nations chez lesquelles ces sacrifices étaient en usage : Hérodote (II, 4; IV, 103); Pausanias (Attic. 43); Pomponius-Mela (II, 1); Solin (cap. 25); Lucien (Dialogues); Clément d'Alexandrie (Cohort. ad Gent.); Cyrille (Adv. Julian. IV); Ammien-Marcellin (XXV, 8); Ovide (Epist. ex Ponto. III, 2-55); Strabon (liv. VII); Minutius-Félix (passim); Meursius (Græcia Feriata); Meiners (de Sacrif. hum. Com. Soc. Goett. VIII, 68; IX, 63); Goerres (I, 42); pour les Huns en particulier, Menandre (in Excerpt. legat. p. 64); pour les Islandais, Procope (Goth. II, 15); pour les Goths, Jornandès (cap. 4).

peuples, qu'ils aient été policés ou sauvages, anciens ou modernes, si nous classons parmi les modernes ceux chez lesquels le christianisme à qui nous devons l'abolition de ces cérémonies effroyables (1), n'a pénétré que long-temps après son triomphe dans l'Occident et l'Orient civilisés. Mais, ainsi que nous l'avons annoncé dans le même chapitre (2), ces sacrifices tombèrent rapidement en désuétude, dans les pays indépendants des prêtres, et se perpétuèrent là où le sacerdoce exerça l'empire (3).

(1) En reconnaissant au christianisme cet immense mérite, nous ne nous écartons point de l'idée fondamentale dont la démonstration est le but de notre ouvrage. Le christianisme est un progrès, le plus important, le plus décisif des progrès que l'espèce humaine ait faits jusqu'à ce jour. En conséquence, les termes que nous employons ici se réduisent à déclarer que l'homme, en faisant des progrès, s'affranchit nécessairement des opinions et des rites qui souillaient les époques de la barbarie et de l'ignorance.

(2) Tome I, p. 238, 2^e édit.

(3) Cette relation entre la puissance du sacerdoce et les sacrifices humains se fait remarquer dès l'état sauvage. De tous les nègres, ceux de Widdha ou Juidah accordent le plus d'autorité à leurs prêtres; aussi sont-ils de tous les plus adonnés à ces sacrifices.

Un exposé succinct de faits incontestables nous convaincra de cette importante vérité.

Les Mexicains immolaient des prisonniers, des femmes, des esclaves (1). Les Gaulois honoraient de la même manière Teutatès, Taranis

(1) ROBERTS. (Hist. of Amer.). A la consécration du grand temple du Mexique par Ahuitzal, huitième roi de cette contrée, il y eut soixante à soixante-dix mille prisonniers de sacrifiés. (CLAVIGERO, IV, § 21-23.) Dans une autre occasion, cinq mille captifs furent égorgés en un seul jour. Le nombre des victimes humaines se montait annuellement à plus de deux mille. Les Mexicains les mangeaient, dans de certaines fêtes, après le sacrifice. Ils faisaient danser devant la statue de Centeotle une esclave revêtu des habits de la déesse, et la tuaient ensuite. Ils offraient trois esclaves à Texcat-Zoucat, le dieu du vin; des enfants à la déesse des fleurs et aux fleuves, des hommes et des femmes aux montagnes (CLAV. *ibid.*). Les mêmes rites se pratiquaient en l'honneur de Vitzliputzli. Les simulacres de plusieurs divinités étaient faits d'une pâte pétrie de sang humain. Il y avait d'immenses bâtiments où l'on déposait les têtes des victimes. Les Espagnols en comptèrent jusqu'à cent trente-six mille (LOPEZ DE GOMARA, Hist. des Indes occidentales, ch. 82). Un certain nombre de captives, parées comme l'idole, périssait sur l'autel de la déesse Huirtourhaal, qui présidait aux salines, et le sacrificateur dansait ensuite, leur tête à la main (GOMARA, *ibid.*).

et leur Mercure qu'ils nommaient Hésus (1). Les Scandinaves vouaient à Odin ceux que leur livrait le destin des batailles (2). Quand ils célébraient la mémoire des héros, ils en informaient leurs mânes par des envoyés mis à mort sur leurs tombes (3). On tirait au sort, et les rois mêmes n'étaient pas exceptés (4).

(1) Mém. de l'Acad. des inscr., XXVI; SCHLEG. Weish. der Ind., p. 120; PLINÉ, Hist. nat., VI, 2. Ils avaient des simulacres d'osier d'une grandeur colossale, et les remplissaient de victimes pour y mettre ensuite le feu. (CÆS. de Bell. Gall., VI, 16.) Dans toutes ces cérémonies, ils recouraient au ministère des Druides. (AUG. de Civ. Dei, VII, 15; CÆS. *loc. cit.*)

(2) KEYSER, Antiq. sept., 134.

(3) A Lethra, en Suède, on sacrifiait tous les neuf ans 99 hommes, autant de chevaux et autant de coqs. DITHM. MERSEB., Chron, I, 12; KEYSER, 159-326; MALL., Introd. à l'hist. du Danem., 116.

(4) KEYSER, 133; LOCCENIUS, Antiq. Suewo-Goth, 15; BARTHOL. pag. 323, 393, 394. On s'efforce inutilement, dit RÜHS (Einleit. zur Edda, p. 29-30), de nier les sacrifices humains des Scandinaves; des témoignages unanimes les attestent. Dithmar de Merseburg constate cet usage chez les Danois; Adam de Brême chez les Suédois; plusieurs autres écrivains, chez les peuples du Nord en général. Les historiens le prouvent par des monuments et des faits positifs. Dans le temple de Thor, était un grand vase d'ai-

Les forêts de la Germanie, du temps des Romains, étaient un objet d'épouvante pour les voyageurs, dont les regards étaient frappés sans cesse d'arbres arrosés de sang et de squelettes suspendus aux branches (1). Les habitants de la Sicile apaisaient par de semblables offrandes les Palices, fils d'une nymphe et

rain, de forme ronde, destiné à recevoir le sang des animaux et des hommes. Près d'un autre temple était une pierre, la pierre de Thor, Thorstein, où l'on cassait les reins aux victimes. Les Islandais, craignant d'être forcés de se convertir au christianisme, essayèrent de détourner ce péril en réunissant un grand nombre d'étrangers, de captifs, et même de leurs concitoyens qu'ils choisirent pour les massacrer au pied des autels.

(1) *Lucis propinquis (apud Germanos) barbaræ arce, apud quas tribunos ac primorum ordinum centuriones mactavere* (au camp de Varus. Tacit. Ann. I, 61.) Les Germains, dit le même auteur, adorent surtout Mercure, en lui sacrifiant des hommes (Germ. 10). Il décrit les cérémonies pratiquées en l'honneur d'Hertha, la Terre; des esclaves lavaient le simulacre de la déesse, puis étaient noyés dans un lac (ibid. 40). Ce lac était probablement situé dans l'île de Rugen; car les habitants de cette île racontent encore aujourd'hui que leurs ancêtres avaient consacré des vierges aux plaisirs du diable, et montrent le lac au fond duquel on les précipitait, quand elles avaient cessé de lui plaire.

de Jupiter (1). Diodore nous raconte qu'Amilcar, assiégeant Agrigente, immola, suivant la coutume des Carthaginois, un enfant à Saturne (2). De nos jours encore les Chinois jettent leurs enfants dans les rivières en l'honneur de l'esprit du fleuve (3). Au Tonquin, on les empoi-

(1) Virgile dit, en parlant de ces sacrifices :

Placabilis ara Palici.

Æn. IX, 685.

parce qu'ils avaient été remplacés par d'autres moins affreux. (SERV. ad eund. loc.)

(2) DIOD. XIII, 24. Il jeta cette victime à la mer, ce qui paraît tenir au culte des éléments. Le même historien nous parle aussi d'une statue de Saturne à Carthage, dans les mains de laquelle on plaçait les enfants destinés à l'holocauste, et qui les laissait tomber sur des brasiers ardents. Par une de ces conformités qui feraient croire à l'origine commune de tous les peuples, il y a dans le palais du Samorin, roi de Calicut, une idole qu'on faisait rougir au feu pour placer des enfants dans sa bouche; et nos missionnaires à la Chine nous apprennent qu'un prince, qu'ils nomment Vou-yé, fit construire une espèce d'automate, jouant aux échecs contre les victimes désignées qu'on mettait à mort si elles perdaient la partie (Mém. du P. Amyot à M. de Guignes, inséré dans les Observations sur le Chou-king).

(3) Mém. sur les Chinois, II, 400. Ceci n'est point en contradiction avec ce que nous avons dit de l'athéisme

sonne (1); à Laos, on les enterre (2). Les Phéniciens pratiquaient des rites non moins féroces (3). Les Perses, dans leur invasion en Grèce, ensevelirent vivants neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles; et la reine Améstris, parvenue à une extrême vieillesse, fit mourir ainsi quatorze rejetons des plus illustres familles, en signe d'actions de grâces aux dieux infernaux (4).

On aperçoit sur les ruines de Persépolis des figures enchaînées prêtes à recevoir le coup mortel (5). Les Éthiopiens immolaient des hom-

chinois. Les craintes religieuses étant indestructibles, le fétichisme et ses pratiques se placent sous l'athéisme des mandarins, comme sous le panthéisme des brames. (As. Res. II, 378.)

(1) Ovington, Voyage, II, 52.

(2) Sonnerat, II, 39.

(3) Eusèbe de Césarée, Philon Juif.

(4) Hérodote, VII, 114. Le même auteur rapporte (ibid. 180) que les Perses, ayant pris un vaisseau grec, choisirent parmi les prisonniers un jeune homme qu'ils immolèrent sur le tillac. Photius, dans sa Bibliothèque, p. 1448, et Sozomène, Hist. eccl. III, 2, attestent également les sacrifices offerts à Mithras.

(5) Voy. de Chardin.

mes en l'honneur du soleil et de la lune (1), les Égyptiens en haine de Typhon; et les bas-reliefs de leurs temples représentent par divers emblèmes ces pratiques cruelles (2).

(1) Héliodore, Théagène et Chariclée.

(2) V. sur l'immolation des victimes humaines en Égypte, Goerres, Préf. xxxviiij, et Diodore, I, 2, 32, avec les notes de Wesseling sur ce passage. Eratosthène soutient que la tradition portant que Busiris sacrifiait tous les étrangers qui abordaient en Égypte, venait de ce qu'on avait attribué à un seul homme le crime de la nation entière. Hérodote nie ces sacrifices. Mais Schmidt (de Sacerd. et Sacrif. ægypt. pag. 276-279) explique très-bien l'erreur d'Hérodote. (V. aussi Larcher, Philos. de l'Hist.) Marsham, Canon. chronol. pag. 317, et Jablonsky, Panth. Æg. III, c. 3, § 8, ont également prouvé la méprise de l'historien grec, et leurs arguments sont confirmés par les peintures des ruines de Dendera et les bas-reliefs du temple d'Osiris dans l'île de Philé. (Denon, Voy. en Ég.) À l'époque où les Turcs s'emparèrent de ce pays, on jetait encore dans le Nil une vierge pour obtenir du fleuve une inondation favorable (Shaw, II, 148. Pococke, V, 27). Nicéphore Calliste (XIV, 37) et Sozomène (Hist. eccl. VII, 20) racontent longuement un fait arrivé sous Théodose, et qui prouve l'attachement des Égyptiens à ces sacrifices, et Plutarque en transmet un autre (liv. des Fleuves); mais il le place dans une antiquité fort reculée. On a contesté ces derniers témoignages. Cependant le récit de Sozomène et surtout celui de Nicéphore nous semblent vraisemblables.

Le plaisir qu'éprouve la divinité par le sacrifice d'une tortue, disent les Indiens, ne dure qu'un mois; celui qu'elle reçoit du sacrifice d'un crocodile, dure trois mois; une victime humaine, lui cause un plaisir de mille ans; trois victimes humaines, un plaisir de cent mille ans. Le chapitre de sang du Calica-Pouran contient de très-longes préceptes sur les rites à observer (1), et les sculptures d'Éléphante, près de Bombay, en retracent l'image (2).

(1) « En prenant la hache, dit le Calica-Pouran, on doit répéter deux fois l'invocation suivante : Salut, déesse du tonnerre; salut, déesse au sceptre de fer, déesse aux dents horribles; mange, déchire, détruis, tranche avec cette hache, garrotte avec ces fers, saisis, saisis, bois du sang, bois du sang, consume, consume. » La déesse des ténèbres dirige alors elle-même les coups portés par celui qui l'implore, et la perte de ses ennemis est assurée. Nous avons dit (t. II, p. 152) que les paroles prononcées par le sacrificateur attestaient la douceur du caractère indien, et la répugnance qu'il éprouvait, même en se condamnant à pratiquer des rites sanguinaires. Mais le sacerdoce ne veut point que cette concession, faite à la disposition nationale, s'étende de l'homme à ses dieux : s'il permet au premier de se laisser émouvoir par la pitié, il maintient les seconds dans toute leur férocité et leur exigence.

(2) As. Res. IV, 424-434.

En Arabie, la tribu des Koréishites sacrifiait des filles à sa divinité Alura, et les Dumatiens un adolescent au commencement de l'année (1). Un roi captif fut égorgé avec une pompe religieuse par le chef des Sarrasins que les Romains soldaient comme auxiliaires (2). Le père de Mahomet avait lui-même été dévoué à ce genre de mort, et cent chameaux avaient racheté sa vie (3). Enfin, pour abrégé ces af-

(1) PORPHYRE.

(2) PROCOP. de Bello Pers. I, 28.

(3) EVAGRIUS, VI, 21. ПОСЛОЖ. Spec. 72-86. GIBB. c. 50. Nous avons établi dans notre second volume (pag. 49-52), que les Arabes n'étaient point soumis aux prêtres. Mais nous avons dit en même temps que les Mages, dispersés après les conquêtes d'Alexandre, avaient porté dans le désert plusieurs usages sacerdotaux, entr'autres les sacrifices humains.

Un auteur d'une érudition immense (M. Creutzer), et qui a mêlé à des hypothèses beaucoup trop systématiques des aperçus très-neufs et très-ingénieux, a voulu, dans son amour pour les cultes symboliques, faire en faveur de la religion de Lycie une exception peu fondée. Il a prétendu que ce culte, consistant en pures offrandes de fruits et de gâteaux, n'avait jamais été souillé par des sacrifices de créatures vivantes. Mais pour appuyer cette assertion il s'est vu forcé de démentir le témoignage de Platon, qui

freux détails, ajoutons en peu de mots que chez les Scythes les captifs (1); chez les Taures, tous les étrangers (2); chez les Hérules, des vieillards (3); chez les Thraces, des vierges (4); chez les Frisons, des enfants périssaient au pied des autels (5); le sacrificateur des Sarmates buvait le sang des victimes (6); et les mêmes horreurs étaient en usage chez les Bretons (7) et les Espagnols (8).

Tournons maintenant nos regards vers la Grèce. Nous verrons sans doute, dans les temps les plus anciens, ses habitants se livrer, comme

dit qu'en Lycie on immolait des hommes (Minos), et il n'a infirmé ce témoignage qu'en proposant une correction grammaticale; triste et facile ressource des écrivains entraînés par des suppositions exclusives.

(1) HÉROD. IV, 72. EUSÈB. Præp. ev. I. HIERONIM. Adv. Jovin. II. VALES. ex Nicol. Damasc. et STOBÉE, pag. 526. DIO. CHRYS. XIII, 219.

(2) HÉROD. IV, 103.

(3) PROCOP. II, 14.

(4) STEPH. de Urbib. p. 512.

(5) Nachtraege zu Sulzers Theorie des Schoen. Künste; VI, 2, 289.

(6) HELMOLD. Chron. Slav. I, 53; II, 12.

(7) ATHÉNÉE, IV.

(8) STRAB. III.

tous les autres peuples, aux abominables pratiques que nous venons de décrire. Nous ne parlons point ici du sacrifice d'Iphigénie, ni de celui des filles d'Érechthée par leur propre père. Ces événements, qui remontent à l'époque mythologique des annales grecques, peuvent être relégués au rang des fables (1); mais il est certain que les Arcadiens et les tribus de l'Achaïe faisaient périr des hommes sur les autels de Jupiter (2) et de Diane (3). Aux siècles les plus reculés d'Athènes, on immolait un homme et une femme lors de l'expiation de la ville (4). Dans les premiers

(1) La légende d'Iphigénie ressemble à celle de Jephté, on en trouve de pareilles chez toutes les nations, mais toujours à l'époque fabuleuse: elle n'a, par conséquent, aucun poids historique. Le sacrifice d'Iphigénie était la suite d'un vœu qu'Agamemnon avait fait à Diane, en lui promettant l'offrande du plus beau fruit de l'année, et, dans cette année, Clytemnestre était accouchée d'Iphigénie. EURIP. (Iphig. in Taur. 20-24.)

(2) AUG. de Civ. Dei. XVIII, 17. PORPHYR., I.

(3) PAUS. Achaïc., ch. 19.

(4) On peut consulter sur les réminiscences des Athéniens relativement à ces sacrifices, Théophraste (ap. Porphyr. de Abst. II, 5); Eusèbe (Præp. ev. I); Platon (de Leg.); Clément d'Alexandrie (Strom. VII); Aristophane (in Pace, 1020); Élien (Var. hist. VII, 3).

temps de Sparte, les Lacédémoniens mettaient à mort des enfants et des prisonniers de guerre (1). Tel fut le sort de trois cents Messéniens tombés dans les fers. Les Argiens, maîtres de Mycènes, offrirent aux dieux la dîme de leurs captifs (2). Ces faits malheureusement sont incontestables; mais il est également démontré que les Grecs repoussèrent de très-bonne heure ces pratiques barbares, et les eurent toujours en horreur. L'ascendant obstiné des superstitions antiques les y contraignit de temps à autre, dans des circonstances périlleuses. Ainsi le devin Euphrantides força Thémistocle à verser sur l'autel de Bacchus Omestès (3) le sang de trois jeunes princes, parents du roi de Perse, et tombés au pouvoir des Grecs, avant le combat de Salamine (4). Mais Thémistocle résista long-temps aux injonctions du prophète sanguinaire, et ce ne fut que pour ne pas jeter ses soldats dans un découragement funeste

(1) PAUS. Lacon. 16.

(2) DIOD., XI, 22.

(3) Bacchus se nourrissant de chair crue.

(4) CRÉUTZ. III, 342.

qu'il permit, à regret, cette horrible exécution. Les sacrifices humains se prolongèrent en Arcadie plus que dans d'autres contrées de la Grèce (1). La civilisation grecque entourait l'Arcadie, et n'y pénétrait pas. Plusieurs vestiges de la religion des premiers Pélagés s'y conservèrent. Dans tout le reste de la Grèce, les divinités dont le culte exigeait des sacrifices humains, étaient d'une origine étrangère. Les rites sanglants de Saturne avaient été apportés par les Phéniciens (2). Nous avons vu que Diane avait eu la figure des divinités sacerdotales (3); elle avait parcouru la terre avec une tête de taureau (4). Les Lacédémoniens, de leur propre aveu, l'avaient empruntée de Tauride (5), et le premier effet de son apparition avait été une frénésie qui avait causé des combats acharnés et des meurtres innombrables. Tous ceux qui s'étaient approchés d'elle étaient devenus furieux, tant elle effrayait des

(1) PORPHYR. de non edend. animal. Lib. I.

(2) SAINTE-CROIX, des Mystères.

(3) V. Tome II, p. 402-403.

(4) APOLLODORÉ, Fragm. ed. HEYNE, p. 402.

(5) SUIDAS, in Lycurg.